

HOMMAGE DE L'AUTEL

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

EXTRAIT DES BULLETINS

DE LA

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du 5 juillet 1920, pp. 349-378.

Sur l'« **Andromaque** » d'Euripide,

PAR

L. PARMENTIER,
membre de la Classe.

BRUXELLES

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

112, Rue de Louvain, 112

1920

Bibliothèque Maison de l'Orient



150864

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Extrait des *Bulletins de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*.
Séance du 5 juillet 1920, pp. 319-378.

Sur l'« *Andromaque* » d'Euripide,

Par L. PARMENTIER, membre de la Classe.

Il est surprenant que l'*Andromaque* d'Euripide n'ait pas attiré en France, au même titre que l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie à Aulis*, l'attention du public lettré. Même les philologues ne s'en sont guère occupés ; aucun d'eux n'a cru intéressant jusqu'ici d'en donner une édition commentée pour les classes d'humanités où l'on explique l'*Andromaque* française. Quant aux critiques littéraires de Racine, la plupart ont à peu près négligé le modèle grec, bien que Racine lui-même dise dans sa préface de 1676 que, s'il a pris son sujet au troisième livre de l'*Énéide* de Virgile, « la jalousie et les emportements (d'Hermione) sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide », et qu'il ajoute expressément : « C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. »

Le dernier auteur d'un livre sur Jean Racine, le normalien Jules Lemaître, à qui le grand public devrait pouvoir, sur une telle matière, faire confiance en tous points, ne s'est pas cru obligé, avant d'écrire son chapitre sur *Andromaque*, de relire, même en traduction, la pièce d'Euripide. Il raconte à ses lecteurs (p. 137) que, chez celui-ci, le fils que veut sauver la veuve d'Hector est celui d'Hélénus, alors que tout le drame grec dépend du fait que cet enfant a pour père Néoptolème, le fils d'Achille. Une telle négligence est à regretter, car un critique aussi fin que Lemaître aurait pu montrer à merveille comment, selon la différence des temps et des génies, deux grands maîtres de la psychologie féminine ont conçu les caractères d'Andromaque et d'Hermione et analysé leurs souffrances sentimentales.

Chose curieuse, la plupart des traits que Lemaître découvre (p. 147) chez l'Hermione de Racine conviennent, dans une large

mesure, à celle d'Euripide : « Ce qui la distingue parmi tout cela, c'est une certaine candeur violente de créature encore intacte, une hardiesse à tout dire qui sent la fille de roi et l'enfant trop adulée, toute pleine à la fois d'illusions et d'orgueil ; qui est passionnée, mais qui n'est pas tendre, l'expérience amoureuse lui manquant, et qui n'a pas de pitié. Et ainsi elle garde, au milieu de sa démente d'amour, son caractère de vierge, de grande fille hautaine et mal élevée, — absoute de son crime par son ingénuité quand même, — et par son atroce souffrance. »

L'orgueil, la passion qui n'est pas tendre, l'absence de pitié, le caractère de grande fille hautaine et mal élevée, la hardiesse à tout dire, je ne sais pas aussi bien que Lemaitre si ce sont là les qualités particulières des filles de roi, mais je suis sûr que ce sont celles de l'Hermione d'Euripide, et je m'en rapporte à Racine, disant lui-même qu'il s'est inspiré, pour ce rôle, de son devancier, plutôt que d'imaginer qu'il a choisi pour modèle les princesses de son temps.

En tout cas, on peut dire exactement où Euripide a pris les éléments du caractère de son Hermione. Dans cette fille de Ménélas et d'Hélène de Sparte, il a voulu personnifier les défauts que l'opinion d'Athènes reprochait aux Lacédémoniennes de son temps. Dans une des scènes de la pièce, il fait dire d'elles au vieux Pélée, parlant à Ménélas, vers 595 et suivants :

Une fille de Sparte, en eût-elle l'envie,
Ne pourrait être chaste, avec son train de vie.
Délaissant la maison, elles vont court vêtues,
Le corsage flottant, montrant leurs cuisses nues,
Au milieu des garçons ; puis au stade ce sont
D'intolérables jeux en commun. Pourrait-on
S'étonner que chez vous la femme n'est pas chaste ?

En effet, les jeunes filles de Sparte s'exerçaient dans les mêmes gymnases que les garçons. Elles ne portaient point de tunique intérieure et n'avaient qu'un vêtement flottant, court et sans manches, fendu en bas sur les côtés (*σχιστός χιτών*, Pollux,

VII, 54, sq.) et laissant voir les cuisses pendant la marche. De là, le lyrique Ibycus les avaient appelées *φαινομηρίδες* (1). Écrivant une pièce dont la tendance est partout violemment antispartiate, Euripide indique ici le scandale que la liberté d'éducation lacédémonienne causait chez les Athéniens, où la jeune fille était tenue à une grande réserve et même à une réclusion presque asiatique.

Avec une originalité singulière, Euripide a eu l'idée d'opposer à l'orgueilleuse fille de Sparte la femme même qu'elle traite de barbare, et il a présenté dans *Andromaque* le modèle accompli des vertus féminines. A peine a-t-il mis dans sa peinture, pour avoir un peu de couleur locale, quelques touches qui rappellent les mœurs asiatiques ou plutôt phrygiennes.

Au début (103-116), dans une monodie composée de distiques élégiaques, — un morceau d'effet très nouveau, car c'est le seul exemple que l'on ait de ce mètre dans la tragédie, — il lui fait chanter une complainte, assurément sur un de ces airs thrénoïques dont la Phrygie avait la spécialité. Ailleurs (222 et suiv.), reprochant à Hermione sa jalousie envers Néoptolème comme une marque de sensualité, *Andromaque* met en comparaison sa conduite à l'égard d'Hector :

Cher Hector, pour garder ta faveur, moi j'aimais
Avec toi, quand Cypris ailleurs te maîtrisait,
Et j'ai souvent tendu mon sein à tes bâtards
Afin qu'il ne te vînt rien d'amer de ma part.

Euripide prête ici quelque peu à *Andromaque* la mentalité d'une sultane, mais il faut remarquer que, pour cette nuance d'orientalisme, il avait eu Homère lui-même pour devancier. Hécube avait dans son palais trente et un bâtards de Priam. Théano, prêtresse d'Athéna et femme d'Anténor, élève un fils

(1) PLUTARQUE, *Lycurgi et Numae comparatio*, 3. Cf. l'auteur des *Dialexeis*, 2. (Diels, *Vorsokratiker*, p. 638.25) Λακεδαιμονίους τὰς κόρας γυμνάζουσαι ἀχειριδῶτως καὶ ἀχιτώνας παρέρπεν καλόν· Ἴωσι δὲ αἰσχρόν. Sophocle, fr. 788.

bâtard de son mari, « à l'égal de ses propres enfants, pour plaire à son époux » (E 71).

A part ces quelques traits qui nous reportent par instants à l'époque homérique et donnent du lointain à la figure, Euripide, par tous les autres traits, a rapproché Andromaque de son temps, suivant en cela une poétique qui lui est commune avec Racine. De même que l'héroïne de celui-ci nous apparaît fortement christianisée, celle d'Euripide, nous le verrons, sent et parle, raisonne et moralise comme les contemporains de Périclès et de Socrate. Ces remarques générales aideront à confirmer quelques-unes des exégèses que je vais présenter et qui se rapporteront principalement aux rôles d'Hermione et d'Andromaque.

Je rappelle brièvement la situation au début du drame. Devant le palais de Néoptolème, à Phthie, Andromaque apparaît aux spectateurs, assise en suppliante près d'une chapelle de Thétis. Captive du fils d'Achille, elle lui a donné un fils nommé Molossus. Depuis, Néoptolème a épousé Hermione, et celle-ci, qui se voit dédaignée, accuse la Troyenne de la frapper de stérilité par ses maléfices. Profitant d'un voyage de son époux, elle veut, de concert avec Ménélas, faire périr sa rivale ainsi que son enfant. Une esclave troyenne vient annoncer à Andromaque qu'on a découvert la retraite où elle avait caché son fils et que Ménélas va s'emparer de lui.

79-81

Dans le court dialogue entre Andromaque et sa servante, je signale un vers (80) sur lequel tous les interprètes me paraissent s'être jusqu'aujourd'hui singulièrement mépris.

AN. Οὐδ' ἀμφὶ Πηλέως ἦλθεν, ὡς ἦξοι, φάτις;

ΘΕ. Γέρων ⁽¹⁾ ἐκεῖνος ὥστε σ' ὠφελεῖν παρών.

80

AN. Καὶ μὴν ἔπειψ' ἐπ' αὐτὸν οὐχ ἀπαξ μόνον.

(1) γέρων γ' de L seul est peut-être la bonne leçon.

La servante avait dit à sa maîtresse (77 sq.) : « Tu ne serais pas dans un pareil malheur si Néoptolème était présent. Mais maintenant tu es sans ami. » — « Et Pélée, demande Andromaque, n'a-t-on pas entendu dire qu'il va venir? » On interprète comme il suit la réponse de la servante : « Il est trop vieux pour que sa présence te soit un secours », γέρων ὥστε étant pris dans le sens de γεραίτερος ἢ ὥστε, *senior quam ut*, et à ce titre, le vers a même passé comme exemple dans les grammaires et les dictionnaires⁽¹⁾, à côté de Platon, *Protagoras*, 314 B ἡμεῖς γάρ ἐτι νέοι ὥστε τοσοῦτον πρᾶγμα διελέσθαι. Certes, la phrase étant prise à part, ce sens est grammaticalement possible, mais je pense qu'il ne convient pas au contexte d'où l'on a détaché le vers. En effet, Andromaque, au lieu de répondre au reproche d'impuissance qui serait fait ici à Pélée, affirme tout de suite qu'elle a envoyé vers lui à plusieurs reprises, et alors la servante, loin de parler de l'inutilité de la démarche, accepte de se charger elle-même du message. Je crois donc qu'il faut entendre : « Voilà (ἐκεῖνος emphatique) un vieillard à (= capable de) te porter secours par sa présence. » Ici la conséquence dépend de la qualité que la servante reconnaît au vieillard dans sa pensée, et la pointe de l'expression réside justement dans le contraste apparent entre cette conséquence et le mot γέρων. Les deux femmes savent que Pélée, quoique vieux, a de l'autorité et de la force, comme il le montrera par la suite, en défiant à lui seul Ménélas et en l'obligeant à la retraite. — On trouve des exemples fréquents où l'idée de τοιοῦτος ou τοσοῦτος, qui amène ὥστε, n'est pas exprimée avec le démonstratif et est simplement suggérée par le contexte; dans l'*Andromaque* même, 153 ταῦτα δωρεῖται πατήρ | πολλοῖς σὺν ἔδνοις, ὥστ' ἐλευθεροστομεῖν. *Hippolyte*, 294 γυναῖκες αἰδε συγκαθιστάναι νόσον. *Héraclès*, 845. *Iph.*

(1) KÜHNER-GERTH, *Satzlehre*, § 584. Anmerk. 2. GOODWIN, *Syntax*, § 588. Dictionnaires de Liddell et Scott et de Bailly, au mot ὥστε.

Aul. 1478 (trois exemples où ὥστε n'est pas même exprimé).
 Sophocle, *OEdipe-Roi*, 1460 ἄνδρες εἰσὶν ὥστε μὴ | σπᾶνιν ποτὲ
 σχεῖν... τοῦ βίου Platon, *Hippias major* 282 E, etc.

147-154

Des femmes de Phthie, qui composent le chœur, viennent apporter des consolations à Andromaque, tout en avouant leur crainte de lui montrer de la sympathie devant la fille d'Hélène. En effet, au moment même où elles s'expriment ainsi, Hermione entre en scène en coup de vent, et elle leur lance cette apostrophe :

Cette parure d'or qui brille sur mon front,
 Ces vêtements ornés de riches broderies
 Ne sont point des cadeaux reçus de la maison
 D'Achille ou de Péleus. Je suis venue à Phthie
 En apportant ces biens de Sparte, ma cité.
 A ces dons, Ménélas, mon père, a ajouté
 Assez d'autres trésors pour que je parle haut.
 Je vous ai fait ainsi la réponse qu'il faut.

En présence d'une tirade qui pose d'emblée le personnage d'une façon si vivante, il semble que la critique devrait être satisfaite. Il n'en est rien; non seulement d'anciens commentateurs, mais encore les deux éditeurs les plus récents, Wecklein et Murray, admettent, dans le texte transmis, une lacune entre les dernières paroles du chœur et l'entrée d'Hermione. On voudrait notamment que quelques vers de la coryphée signalent l'arrivée du nouveau personnage. Certes, tel est le cas fréquemment après la parodos, mais le début de la tragédie n'est nullement assujéti à des règles uniformes. Il arrive plus d'une fois qu'un nouveau personnage apparaisse et se mette à parler, comme ici, après le chœur sans aucune préparation. Par exemple, l'entrée de Polynice dans les *Phéniciennes*, 261; de Tirésias dans les *Bacchantes*, 170; de Ménélas dans les *Troyen-*

nes, 860, et dans notre pièce même, 309; l'altercation de Ménélas et du vieillard dans l'*Iphigénie à Aulis*, 303, sont des effets de scène dont nulle préparation ne devait gêner l'imprévu.

Mais l'hypothèse d'une lacune s'appuie principalement sur le fait que les insolences d'Hermione sont données par elle comme une réponse à des personnes présentes, alors que nul ne lui a adressé la parole : 154 Ὑμᾶς μὲν οὖν τοῖσδ' ἀνταμείβομαι λόγοις. A titre de curiosité, je note ici comment Prévot, un philologue français du XVIII^e siècle, proposait de compléter le texte :

LE CHŒUR. — J'aperçois Hermione, l'épouse de Néoptolème, qui vient en ces lieux, brillante de l'éclat d'une riche parure.

HERMIONE. — Andromaque, sors de ce temple : je l'exige comme ta souveraine. Je ne devrais point peut-être m'abaisser jusqu'à parler à une esclave digne de châtement, mais je veux que personne ne puisse douter de mes droits ; je veux te confondre en présence de ces citoyennes de Phthie et t'accabler du poids de la honte, avant que d'exercer sur toi les rigueurs de la justice.

LE CHŒUR. — Hermione, quel que soit mon respect pour l'épouse de notre roi, je vous demande au nom de la déesse, qui habite cette auguste retraite, d'épargner une suppliante.

HERMIONE. — Citoyennes de Phthie, ignorez-vous quels sont mes droits en ces lieux ? L'or et les ornements, etc...

Certes, on ne saurait restaurer en un style plus majestueux l'entrée désinvolte qu'Euripide a voulue pour son personnage. D'autres critiques ont imaginé qu'Hermione s'adresse à sa nourrice, restée à l'intérieur, ou bien à ses suivantes. En réalité, toutes ces suppositions sont inutiles, et même, ainsi que Pflugk l'avait bien vu autrefois, le texte n'offre aucune lacune.

Hermione, piquée de surprendre les femmes de Phthie en conversation avec Andromaque, s'imagine aisément qu'on ne dit pas du bien d'elle, et elle s'emporte, exactement comme le

fait Clytemnestre dans l'*Électre* de Sophocle (516), en trouvant sa fille en conversation avec le chœur. Dès l'abord, Euripide montre ainsi la princesse de Sparte dans l'attitude que lui reprochera bientôt Andromaque, 209 et suivants :

As-tu quelque dépit, alors Sparte, ta ville,
Est grande, mais Scyros ne compte pas. Tu fais
Chez les pauvres la riche, et plus puissant qu'Achille
Est Ménélas. Voilà ce que ton époux hait.

Au vers 154, ἀνταμείβομαι, « payer de retour » ne signifie pas par lui-même « répondre à des paroles », et c'est parce qu'on l'a entendu ainsi qu'on suppose à tort la perte de quelques vers du chœur. Le sens est : « Voilà par quelles paroles je prends ma revanche de vous. Votre présence me bravait ; maintenant nous sommes quittes. » Certes, le ton d'Hermione n'est pas digne d'une princesse de l'âge héroïque. Euripide, comme fréquemment, prête à son personnage les mœurs bourgeoises de son temps. Hermione se conduit comme l'ἀδελφιδῆ Μεγακλέους τοῦ Μεγακλέους qui a épousé le paysan Strepsiade (Aristophane, *Nuées*, 46-60).

240-245

AN. Οὐκ αὖ σιωπῇ Κύπριδος ἀλγήσεις πέρι ;
EP. Τί δ' ; οὐ γυναιξί ταῦτα πρῶτα πανταχοῦ ;
AN. Ναί,
καλῶς γε χρωμέναισιν · εἰ δὲ μή, οὐ καλά.
EP. Οὐ βαρβάρων νόμοισιν οἰκοῦμεν πόλιν.
AN. Κάκει τὰ γ' αἰσχρὰ κἀνθάδ' αἰσχύνην ἔχει.
EP. Σοφὴ σοφὴ σύ · κατθανεῖν δ' ὅμως σε δεῖ.

Dans la joute de paroles (ἀγὼν λόγων, 234) que le poète établit ensuite entre les deux femmes, Hermione montre partout son orgueil, sa cruauté et sa hardiesse à tout dire, tandis

qu'Andromaque la rappelle à la décence et à la raison. Le reproche de φιλανδρία, « amour de l'homme » (229), irrite particulièrement Hermione, et il se déroule sur ce sujet une stichomythie en répliques très aiguisées. Andromaque veut que la femme garde le secret de ses souffrances amoureuses, Hermione prétend que pour la femme l'amour passe avant toute chose, et comme sa rivale lui reproche à nouveau son impudeur, elle réplique : « Notre cité ne se gouverne pas par les lois des barbares. » — « Ici comme chez les barbares, répond Andromaque, le laid est honteux. » Il est remarquable qu'ici Andromaque représente la morale supérieure, tandis qu'Hermione exprime une conception courante. D'après celle-ci, chaque peuple a ses lois propres qu'il trouve toujours les meilleures. Cf. Hérodote, III, 38 νομίζουσι πολλόν τι καλλίστους τοὺς ἑωυτῶν νόμους ἕκαστοι εἶναι. Eschyle, Sept 1071 πόλις ἄλλως ἄλλοτ' ἐπαινεῖ τὰ δίκαια. Pindare, chez Platon, *Gorgias*, 484B, et surtout l'auteur anonyme des *Dialexeis*, ch. 2, Περὶ καλοῦ καὶ αἰσχροῦ (Diels, *Vorsokratiker*, p. 638). De là, on en vient facilement à la théorie de certains sophistes que le beau, le laid, le juste, etc., ne sont que des mots qui ne correspondent à rien de réel (cf. *Phéniciennes*, 499); mais ce nominalisme, en tant qu'il ne s'oppose pas formellement au réalisme socratique, représente au fond un point de vue vulgaire. Euripide met donc ici dans la bouche de la barbare l'opinion philosophique qu'il y a un καλόν et un αἰσχρόν en soi, d'une vérité universelle.

La preuve que telle est bien la portée de notre passage est la réponse d'Hermione : Σοφὴ σοφὴ σύ. « Comme tu es savante ! Et dire que tu dois mourir ! »

319-323

A la scène entre Andromaque et Hermione succède, après un chœur, une autre grande scène entre Andromaque et Ménélas. Celui-ci apparaît, avec le jeune Molossus, et menace de le faire

périr si sa mère ne se livre pas. A cette lâche cruauté, Andromaque répond par une longue protestation, dont voici le début :

ὦ δόξα δόξα, μυρίοισι δὴ βροτῶν
 οὐδὲν γεγῶσι βίστον ὄγκωσας μέγαν.
 Εὐκλεία δ' οἷς μὲν ἔστ' ἀληθείας ὕπο,
 εὐδαιμονίζω· τοὺς δ' ὑπὸ ψευδῶν, ἔχειν
 οὐκ ἀξιόσω πλὴν τύχῃ φρονεῖν δοκεῖν.

Tout ce passage, et surtout le dernier vers, a donné lieu à des corrections, athétèses et fausses interprétations que je ne discuterai pas ici. Il est vrai que la réflexion est d'un tour d'expression qui nous semble étrangement raffiné. Elle paraîtra plus claire, je pense, si l'on reconnaît qu'elle s'inspire d'idées morales particulières à certains cercles du V^e siècle.

Cette clarté ne ressort pas encore pour nous de la simple interprétation littérale : « Opinion, opinion (ou « apparence », le grec δόξα a les deux sens), à une foule de mortels qui ne sont rien, tu as donné une vie de faste et de grandeur. Ceux dont la bonne renommée est fondée sur la vérité, je les admire; ceux qui la doivent au mensonge, je ne veux pas admettre qu'ils la possèdent, sauf qu'ils paraissent avoir de la sagesse par hasard (ou par chance). » Sans négation : « Je prétends qu'ils n'ont qu'une apparence de mérite due au hasard. » Après ἔχειν (αὐτήν), la phrase se continue avec πλὴν, construite d'après le sens comme si l'on avait eu ἄλλο ἔχειν.

La différence entre l'opinion ou l'apparence, δόξα, et la vérité, ἀλήθεια, objet de la science ou ἐπιστήμη, domine la philosophie grecque depuis Parménide et est une préoccupation constante de l'époque d'Euripide; cf. notamment le long hors-d'œuvre de l'*Électre*, 367 sqq., *Hélène*, 575 sqq., 121 sqq. Mais c'est surtout à l'aide des doctrines du *Ménon* de Platon que s'explique notre passage; le rapprochement prouvera du même coup que, dans ce dialogue, Platon reproduit des idées que l'on

discutait réellement au V^e siècle dans le cercle du Socrate historique.

Dans le *Ménon*, 97B, à côté de l'opinion fausse (ψευδὴς δόξα) et de la science (ἐπιστήμη ou φρόνησις), Socrate distingue une opinion vraie ou droite (δόξα ἀληθῆς ou ὀρθή) qui diffère de la science en ce qu'elle n'est pas, comme celle-ci, fondée sur le raisonnement : la science est attachée à l'âme αἰτίας λογισμῶ, *Ménon*, 98A; cf. *Gorgias*, 465A et la définition de *Théétète*, 201 C, τὴν μετὰ λόγου ἀληθεῖ δόξαν ἐπιστήμην εἶναι. Une conjecture juste (ὀρθὴ δόξα) aboutit quelquefois au même résultat que la science (*Ménon* 97 B). Ainsi, il pourrait arriver qu'un homme qui n'a jamais été d'Athènes à Larisse et ne connaît pas le chemin, réussit à y conduire un autre, οἰόμενος μὲν ἀληθεῖ, φρονῶν δὲ μή (= μὴ ἐπιστάμενος qui précède de quelques lignes). Et Socrate en conclut : Δόξα ἄρα ἀληθεῖς πρὸς ὀρθότητα πράξεως οὐδὲν χείρων ἡγεμῶν φρονήσεως. « Dans la pratique, l'opinion vraie vaut donc autant que la science. » — « Avec cette réserve, répond Ménon, que celui qui a la science réussira toujours, tandis que celui qui n'a que l'opinion droite tombera tantôt juste, tantôt non. » Ὁ μὲν τὴν ἐπιστήμην ἔχων αἰεὶ ἂν ἐπιτυγχάνοι, ὁ δὲ τὴν ὀρθὴν δόξαν τοτὲ μὲν ἂν τυγχάνοι, τοτὲ δ' οὐ. Dans la suite, Socrate insiste sur le fait que les δόξαι ἀληθεῖς n'ont guère de prix (οὐ πολλοῦ ἀξιαί εἰσιν, 98 A) en comparaison de la vraie science, et c'est à elles, non à la science, qu'il attribue les succès des hommes politiques.

Il me paraît que notre passage appartient à un ordre d'idées très voisines de celles du *Ménon*. « Opinion, opinion (qui, au lieu de la science, détermine nos jugements), à une foule d'hommes de rien tu attribues (en tant que δόξα ψευδῆς) une grandeur creuse. Ceux dont la bonne renommée repose sur la vérité, je les admire. Mais ceux dont la réputation est mensongère (δόξα ψευδῆς), j'estime qu'ils n'ont qu'une apparence de sagesse due au hasard. » C'est encore le *Ménon* qui montre comment φρονεῖν peut apparaître dans un tel contexte. Pour le sys-

tème d'idées socratiques où nous sommes ici, il va de soi que φρόνησις est synonyme de ἐπιστήμη et, par conséquent aussi, de ἀρετή, comme il est dit expressément *Ménon*, 98 D εἰ φρόνησις ἡ ἀρετή. Donc, posséder la sagesse (φρονεῖν) et posséder l'ἀρετή, c'est-à-dire le mérite qui est la source de l'εὐκλεία, c'est tout un. On voit aussi comment s'explique τύχη dans notre passage : lors même qu'il réussit (τοτὲ μὲν ἂν τυγχάνοι κτλ. *Ménon*, 98 C cité plus haut), celui dont la renommée provient d'une erreur ne possède pas pour cela la science ou φρόνησις; il n'en a que le semblant. — Ainsi entendue, la réflexion d'Andromaque s'accorde parfaitement avec ce qu'elle dira ensuite de Ménélas.

344-346

Andromaque veut prouver à Ménélas que son intérêt même doit le détourner du crime qu'il projette. En effet, Néoptolème chassera sa fille de chez lui, et quelle raison pourra donner le père pour la faire accepter par un autre époux? Dira-t-il que sa pudeur a voulu fuir un époux indigne?

ᾧσει δὲ σὴν παιῶν' ἐκ δόμων · σὺ δ' ἐκδιδούς
 ἄλλω τί λέξεις; πότερον ὡς κακὸν πόσιν
 φεύγει τὸ ταύτης σῶφρον; ἀλλὰ ψεύσεται.

345

La réponse à la question ironique d'Andromaque doit se trouver dans les mots ἀλλὰ ψεύσεται. Or ces mots, donnés par les manuscrits et par le scholiaste, présentent un texte qui a paru, à bon droit, inadmissible à tous les commentateurs. Grammaticalement d'abord; ψεύσεται ne peut avoir le sens passif qu'il faudrait lui donner pour traduire : « Mais ce sera mentir. » C'est pourquoi le scholiaste de B avait vainement cherché à tirer un sujet de ce qui précède : ἀλλὰ ψεύσεται τὸ σὸν ῥῆμα καὶ ὡς ψευδῆ σε νομίζει ὁ ἀκούων καὶ οὐ πεισθήσεται. La cor-

rection de Porson ⁽¹⁾, ἀλλ' ἐψεύσεται, donne une forme qui peut avoir un sens passif, « mais cela aura été dit mensongèrement », et elle a trouvé faveur auprès de plusieurs éditeurs. Il semble bien que si le poète avait voulu exprimer cette idée, il aurait dit simplement ψεύσῃ, « tu mentiras » ; mais je crois qu'il faut rejeter toutes les corrections et interprétations qui visent à obtenir un pareil sens, pour la raison qu'il ne convient pas au contexte.

Le tour sarcastique de la question dit assez que le prétexte que donnerait Ménélas serait un mensonge, et le répéter encore dans la réponse serait priver de son trait final une phrase pleine de vigueur. Ménélas sait bien qu'il fera un mensonge, et cela lui est tout à fait indifférent, pourvu qu'il soit cru.

Il me semble qu'on donnerait à la phrase la fin qu'il convient en corrigeant ἄλλα ψεύδετε, « inventez d'autres mensonges ! » Pour ce tour d'expression, cf. par exemple Eschyle, *Prométhée*, 1062 ἄλλο τι φώνει. *Sept*, 480 κόμπαζ' ἐπ' ἄλλῳ. La faute est très ancienne. Ἄλλα ψεύδετε est clair et énergique dans le débit. Mais ces mots, lus par les yeux de gens — scribes ou philologues — qui ne connaissent plus que la lettre morte, ne prêtaient que trop à des méprises qui devaient engendrer elles-mêmes des revisions. Du moment que l'on a compris et écrit ἀλλὰ au lieu de ἄλλα, la forme ψεύδετε ne pouvait plus être entendue comme un impératif, et le présent de l'indicatif étant inexplicable ; on a mis maladroitement un futur grammaticalement impossible.

(1) Naturellement, Porson devait s'en flatter d'autant plus qu'elle supprimerait une contravention à sa « loi ». Mais de telles exceptions sont fréquentes et leur éloignement systématique n'a que trop souvent gâté le texte transmis. Voir un cas tout à fait analogue, *Iphig. Aul.* 530 κατὰ ψεύδομαι où plusieurs corrigent à tort.

Je crois inutile de signaler les autres corrections proposées pour notre passage.

360

« Si j'emploie des maléfices contre ta fille, dit Andromaque, et si je rends son sein stérile comme elle le prétend, de mon plein gré, j'abandonne l'autel et je veux me soumettre au jugement de ton gendre :

αὐτοὶ τὴν δίκην ὑφέζομεν
ἐν σοῖσι γαμβροῖς, οἷσιν οὐκ ἐλάσσονα
βλάβην ὀφείλω προστιθεῖσ' ἀπαιδίαν.

La leçon ἀπαιδίαν, admise par les éditeurs dans le texte, n'est pas celle de tous les manuscrits, mais seulement celle de ALP (1). Les deux meilleurs manuscrits MB, ainsi que V, donnent ἀβουλίαν. La leçon ἀπαιδίαν est aussi indiquée dans l'interligne par V (aussi dans B, selon Murray), ce qui indiquerait sans doute qu'il s'agit d'une ancienne variante. Je crains qu'en adoptant ἀπαιδίαν, les éditeurs n'aient préféré une *lectio facilior* qui n'est qu'une correction spécieuse.

C'est à Hermione — non à Néoptolème, à qui elle a donné un enfant — qu'Andromaque cause l'ἀπαιδία; cf. 33 τίθημι' ἀπαιδα. Mais à Néoptolème, elle cause un mal non moindre qu'à Hermione, et qui par conséquent est autre, à savoir l'ὀβουλία, c'est-à-dire, comme il faut en bon grec l'entendre dans cette expression, la réputation ou le blâme d'ἀβουλία; cf., au v. 219, ἀπληστίαν λέχους | πάσαις γυναιξὶ προστιθεῖσα, « attachant à toutes les femmes le reproche d'une sensualité insatiable »; *Hippolyte*, 951 θεοῖσι προσθεῖς ἀμαθίαν. Le mot ἀβουλία désigne particulièrement le manque de clairvoyance ou de jugement. Démocrite, fr. 119 Diels, l'oppose à φρόνησις; Thucydide I, 32, 3, à σωφροσύνη; cf. I 120, 4 où ἄβουλα est synonyme de κακῶς

(1) Les sigles sont ceux de l'édition Murray.

γνωσθέντα; Hérodote, VII 9, associe ἀβουλότατα à ἀγνωμοσύνη et à σκαιότης. Cf. Sophocle, *Électre*, 546 οὐ ταῦτ' ἀβούλου καὶ κακοῦ γνώμην πατρός; *Trachiniennes* 140. *Antigone*, 1242. *Iph. Aul.*, 388 γνοῦς πρόσθεν οὐκ εὖ, μετεθέμην εὐβουλίᾳ. *Médée*, 882. Fr. 1077. Le mot exprime donc ici, avec une nuance spéciale, une idée qu'Euripide aurait pu rendre également par ἀμαθία, σκαιότης ou μωρία. L'ἀβουλία de Néoptolème, maître de la maison, consisterait à ne pas voir le mal que lui fait Andromaque, en privant son foyer d'enfants légitimes.

384-386

Andromaque se décide à quitter son asile et à se livrer à la mort dans l'espoir de sauver son fils. La lamentation qu'elle prononce est un des morceaux qui justifient le mieux la réputation d'Euripide d'être le plus tragique des poètes (Aristote, *Poétique*, 13). Les trois vers du début ont embarrassé les commentateurs; on les a diversement corrigés et même on a proposé leur suppression. Les difficultés qu'on y trouve proviennent de ce qu'on n'a pas vu qu'ici encore, Euripide prête à son héroïne certaines subtilités de langage familières au V^e siècle.

Οἷμοι, πικρὰν κλήρωσιν ἀρεσίν τέ μοι
βίου καθίστης, καὶ λαχοῦσά γ' ἀθλία 385
καὶ μὴ λαχοῦσα δυστυχῆς καθίσταμαι.

Au sujet des mots κλήρωσιν ἀρεσίν τέ μοι βίου, j'appelle, le premier je pense, l'attention sur une curieuse rencontre d'expression avec Platon, *Phèdre*, 249 B τῷ δὲ χιλιοστῷ (mille ans après leur premier jugement) ἀμφοτέραι (les âmes des bons et des méchants) ἀφικνούμεναι ἐπὶ κλήρωσίν τε καὶ ἀρεσιν τοῦ δευτέρου βίου, αἰροῦνται ὃν ἂν ἐθέλῃ ἐκάστη. La rencontre ne me paraît pas fortuite et il pourrait y avoir là de part et d'autre allusion à une expression d'un écrit orphique.

« Amers, dit Andromaque, sont la loterie et le choix de vie que tu établis pour moi; si je prends la condition de vie que tu

m'offres (la mort de mon fils), je suis ἀθλία, et si je ne la prends pas (choisissant la mort), je suis δυστυχής. » On voit qu'il y a ici un jeu de synonymie que nous ne pouvons pas, comme les Grecs du temps, saisir directement et sans commentaire. Chez Platon, ἀθλιότης s'oppose souvent à εὐδαιμονία, *Théétète* 175 C. *République* VIII 545 A. IX 576 D, etc. *Ménon*, 78 A ἀθλιος καὶ κακοδαίμων. L'épithète d'εὐδαίμων ne peut jamais convenir à l'ἀθλιος, *Gorgias* 473 D, tandis qu'un Socrate, par exemple, malgré toute sa δυστυχία, reste toujours εὐδαίμων. Andromaque veut donc dire qu'en sacrifiant son fils, elle choisirait une vie sans félicité intérieure possible, tandis qu'en acceptant de mourir, elle n'est pas criminelle et ne fait que subir un mal venu du dehors (δυστυχής).

La preuve que la distinction entre εὐδαίμων et δυστυχής est bien dans la pensée d'Andromaque, c'est qu'elle la répète en une alliance de mots frappante au dernier vers de sa lamentation (420) : « Pour tous les hommes, les enfants sont la vie ; celui qui, n'ayant pas d'enfant, blâme ce sentiment, a sans doute moins de souffrance, mais il se félicite d'un sort malheureux. »

ἦσπον μὲν ἀλγεῖ, δυστυχῶν δ' εὐδαιμονεῖ.

397-398

Οἴμοι κακῶν τῶνδ', ὦ τάλαιν' ἐμή πατρίς,
ὡς δεινὰ πάσχω. Τί δέ με καὶ τεκεῖν ἐχρῆν
ἄχθος τ' ἐπ' ἄχθει τῷδε προσθέσθαι διπλοῦν;
'Ατὰρ τί ταῦτ' ὀδύρομαι (1), τὰ δ' ἐν ποσὶν
οὐκ ἐξικμάζω καὶ λογίζομαι κακά;
ἦτις σφαγὰς μὲν Ἐκτορος τροχληλάτους
κατεῖδον, κτλ.

395

(1) A corriger sans doute avec Porson en ταῦτα δύρομαι. La correction améliore le mètre; d'autre part δυρόμενα s'impose métriquement, *Médée* 159, où tous les manuscrits ont ὀδυρόμενα. *Hécube*, 740, les meilleurs manuscrits ont τί...δύρη.

Dans ce passage de la lamentation d'Andromaque, les vers 397-8 n'ont pas trouvé jusqu'ici d'interprétation satisfaisante. Les corrections proposées prennent huit lignes compactes dans l'édition critique de Wecklein; on a voulu aussi transposer les deux vers, ou même les supprimer, et c'est à ce dernier parti que s'est arrêté l'éditeur le plus récent, Murray.

La cause première de l'embarras des interprètes me paraît résider en ce qu'ils n'ont pas compris la valeur de ταῦτα au vers 397. Andromaque a rappelé les malheurs de sa patrie (394) et s'est plainte d'avoir dû ajouter au poids de cette ancienne infortune le second malheur de devenir mère de Molossus. En rapportant ταῦτα à ce nouveau malheur (pourquoi est-ce que je pleure ces malheurs, c'est-à-dire la naissance de mon fils et ma condition actuelle?), on a rendu inintelligible la suite de la phrase, τὰ δ' ἐν ποσίν (*scil.* τὰ δὲ παρόντα)... λογιζομαι κακά, où ces malheurs, avec δέ, sont précisément désignés. Il faut se représenter le jeu de l'acteur. C'est en pleurant qu'Andromaque a dit les vers 394-396. Avec Ἄτὰρ τί, elle veut arrêter ses larmes. Ταῦτα est donc un accusatif interne : Pourquoi me lamenter ainsi? Pourquoi ces larmes que je pleure, et pourquoi, au contraire (δέ), ne pas accueillir d'un œil sec les maux présents, et pourquoi en tenir compte, alors que (ἤτις), dans le passé, j'ai vu Hector, etc.? — Οὐκ porte uniquement sur ἐξικμάζω et toute l'expression négative équivaut à l'idée positive τί δ' ἐκδακρύω. Ainsi entendus, ces vers n'ont rien que de clair, surtout si l'on y voit autre chose que des syllabes mortes et si on les entend débités sur la scène comme il convient.

L'emploi curieux du verbe ἐξικμάζω, qui a fait condamner le vers par beaucoup d'éditeurs, est une preuve sûre de son authenticité. Ἰκμάς se dit particulièrement de l'humidité ou de la sécrétion naturelle d'un corps. On le trouve ainsi une fois déjà chez Homère, P 392 ἰκμάς ἔβη, δύνει δέ τ' ἀλοιφή. « L'humidité (il s'agit d'une peau de bœuf que l'on étend) s'en va et la graisse pénètre. » Hérodote, III, 125. Hippocrate, *De aere*, 8, t. II,

p. 34 Littré : ἔνεστι (*scil.* ὑγρόν τι) ἐν παντὶ χρήματι, καὶ ἐξ αὐτῶν τῶν ἀνθρώπων ἄγει (*scil.* ὁ ἥλιος) τὸ λεπτότατον τῆς ἰκμάδος καὶ κουφότατον. Τεκμήριον δὲ μέγιστον · ὅταν ἄνθρωπος ἐν ἡλίῳ βαδίξῃ ἢ καθίξῃ ἰμάτιον ἔχων, ὁκόσα μὲν τοῦ χρωτὸς ὁ ἥλιος ἐφορᾷ, οὐχ ἰδρῶν ἄν · ὁ γὰρ ἥλιος ἀναρπάζει τὸ προφαινόμενον τοῦ ἰδρῶτος · ὁκόσα δὲ ὑπὸ τοῦ ἰματίου ἐσκέπασται ἢ ὑπ' ἄλλου του, ἰδρῶς. Le mot ἰκμάς, en tant que désignant une sécrétion particulièrement subtile, avait reçu chez Diogène d'Apollonie une acception philosophique que raille Aristophane, *Nuées*, 233 τὴν ἰκμάδα τῆς φροντίδος.

Ἐξικμάζειν, fréquent chez Aristote, peut prendre à l'accusatif, ou bien le nom de l'humeur exhalée (par exemple, *De gener. anim.*, 8, p. 718 B 19 θερμότητος ἐξικμαζούσης τὸ ὑγρόν ἐκ τοῦ γεώδους), ou bien le nom de l'objet qui se dessèche en émettant le suc : *Hist. anim.*, VIII, 5, p. 594 B 23 ξηρὸν καὶ ἐξικμασμένον (les excréments du lion) ὅμοιον κυνί. *Ibid.*, I, 13 οἱ ὄφεις, ὅτι ἂν λάβωσι ζῶον, ἐξικμάζοντες. *De part. anim.*, III, 14, p. 674 A 14 ἐξικμασμένην τροφήν; de même Platon, *Timée*, 33 C. D'où l'on voit que ἐξικμάζειν τροφήν en vient à signifier simplement « digérer un aliment ». Dès lors, dans notre contexte, digérer ou dessécher les malheurs présents, ce serait les supporter sans larmes, ἐξικμάζω s'opposant à l'idée d'humidité contenue dans ὀδύρομαι, qui, pour le sens, équivaut à ἐκδακρύω. L'expression est raffinée, mais l'on a vu qu'Andromaque parle souvent en savante.

408

« Ils veulent, dit Andromaque, tuer mon fils, la lumière de ma vie. Non, il ne mourra pas, pour sauver ma misérable vie. »

Οὐ δῆτα τοῦμοῦ γ' οὖνεκ' ἀθλίου βίου.

Plusieurs éditeurs s'appliquent à bannir autant que possible de la tragédie la forme οὖνεκα, bien qu'elle soit attestée beaucoup plus fréquemment que εἴνεκα par les meilleurs manuscrits.

Dans le vers cité, Wecklein et Murray lui-même impriment *εἴνεκα*, forme pour laquelle l'unique garantie du manuscrit P est ici sans valeur réelle. J'ai cru utile d'appeler l'attention sur ce vers, parce qu'il me paraît apporter dans la question un témoignage d'un intérêt particulier. Il doit en effet y avoir une intention dans les six répétitions du son *ου* (dont quatre au temps fort); elles font du vers un long gémissement et suffiraient à assurer la leçon *οὔνεκα*.

650-651

Le vieux Pélée arrive enfin et sauve Andromaque au moment où on l'entraînait à la mort. Ici se place, entre lui et Ménélas, une scène très violente où l'opposition de caractère entre les deux hommes n'apparaît pas moins intéressante que celle que j'ai signalée à propos des caractères des femmes. Pour en bien comprendre la portée, il faudrait d'abord étudier comment et pourquoi l'*Andromaque* d'Euripide est essentiellement une pièce de propagande patriotique, écrite en pleine guerre pour exciter en Grèce les antipathies contre Sparte, à une date et dans des milieux qu'il serait, je pense, possible d'indiquer avec une grande vraisemblance. Réservant cette question que je ne pourrais traiter ici sans étendre démesurément ma communication, je me bornerai à proposer encore quelques exégèses nouvelles pour certains passages dont l'interprétation ne me paraît pas satisfaisante.

A une longue invective de Pélée, Ménélas commence par répondre (645-661) que le vieillard se salit lui-même en injuriant ses proches à cause d'une femme barbare que la sagesse ordonne de faire périr :

διὰ γυναῖκα βάρβαρον
 ἦν χρῆν σ' ἐλαύνειν τήνδ' ὑπὲρ Νείλου ῥαῶς 650
 ὑπὲρ τε Φᾶσιν, κάμῃ παρακαλεῖν αἰεί,
 οὔσαν μὲν ἡπειρώτιν κτλ.

Au vers 650, τήνδ' est à tort généralement suspecté et a donné prétexte à beaucoup de corrections, souvent bizarres. Il y avait ici une raison de ne point joindre le démonstratif à l'antécédent γυναιῖκα βάρβαρον; ces mots devaient d'abord être employés dans un sens général, « une barbare »; dans la relative, ἦν...τήνδ' reprend γυναιῖκα dans un sens particulier en montrant Andromaque qui est présente. Il y a là une construction qui répugne au style français, empêtré de stricte logique, mais dont s'accommode la liberté de la phrase grecque. Je ne sache pas que l'on ait relevé les exemples de cette syntaxe curieuse. En voici un dans l'*Andromaque* même 373-4 :

ἀνδρός δ' ἀμαρτάνουσ' ἀμαρτάνει βίου.
Δούλων δ' ἐκεῖνον τῶν ἐμῶν ἄρχειν χρεῶν.

« Pour une femme, perdre son époux (au sens général), c'est perdre la vie. Quant à lui (Néoptolème n'a été indiqué nulle part dans ce qui précède; ἐκεῖνον se réfère à ἀνδρός dans le sens particulier de « l'époux de ma fille »), il lui appartient de commander à mes esclaves. »

« Il faudrait, dit Ménélas, repousser Andromaque jusque dans l'Asie, sa patrie (le Nil d'Égypte et le Phaxe de Colchide sont les limites de l'Europe selon Hérodote, IV, 45), καὶ με παρακαλεῖν ἀεὶ et m'appeler toujours (chaque fois qu'il y a lieu de la repousser plus loin) à ton aide. » Ces mots n'ont pas satisfait les commentateurs et les corrections vont leur train : j'en compte dix citées par Wecklein. En réalité, si l'expression a paru faible et sans pointe, c'est qu'on n'a pas su deviner l'allusion littéraire qui s'y trouve latente. Il s'agit du proverbe τὸν Ἰολέων παρακαλεῖν, cité par Platon, *Phédon*, 89 C. On expliquait le dicton en racontant qu'Héraclès, incapable de venir seul à bout de l'hydre, avait appelé son neveu Ioleos à son secours; cf. Platon, *Euthydème*, 297 C, et le scholiaste du *Phédon*, 89 C, qui cite notamment Hérodoros et Hellanicus (tous deux

du V^e siècle) comme les auteurs du récit. Andromaque est donc ici tacitement comparée à un monstre particulièrement habile : Ἡρακλέους ὅς οὐχ οἶός τε ἦν τῆ τε ὕδρα διαμάχεσθαι, σοφιστρία οὔση καὶ διὰ τὴν σοφίαν κτλ., *Euthydème*, 297 B.

668-677

Κάκεινο νῦν ἄθρησον· εἰ σὺ παῖδα σὴν
 δούς τῃ πολιτῶν, εἴτ' ἔπασχε τοιάδε,
 σιγῆ καθῆσ' ἄν; οὐ δοκῶ ξένης δ' ὕπερ
 τοιαῦτα λάσκεις τοὺς ἀναγκαίους φίλους. 670
 Καὶ μὴν ἴσον γ' ἀνὴρ τε καὶ γυνὴ σθένει
 ἀδικουμένη πρὸς ἀνδρός, ὡς δ' αὐτως ἀνὴρ
 γυναῖκα μωραίνουσαν ἐν δόμοις ἔχων.
 Καὶ τῷ μὲν ἔστιν ἐν χεροῖν μέγα σθένος, 675
 τῆ δ' ἐν γονεῦσι καὶ φίλοις τὰ πράγματα.
 Οὐκ οὐκ δίκαιον τοῖς γ' ἐμοῖς ἐπωφελεῖν.

Ces dix vers, pour lesquels le témoignage de Stobée se joint à celui de tous les manuscrits, sont condamnés comme interpolés par Hirzel, Wecklein et Murray. Voici comment j'entends le début : « Si une fille à toi, mariée à un citoyen, subissait un tel traitement (déjà la liberté de syntaxe *ἔπασχε* n'aurait jamais été risquée par un interpolateur), le supporterais-tu en silence? Non, je pense. Mais au sujet d'une étrangère (parce que c'est une étrangère qui est en cause, à savoir Hermione de Sparte, ma fille, et non pas une fille à toi), tu cries ainsi contre ses amis naturels. » La suite du développement aura pour but de justifier Hermione et de présenter Ménélas comme son défenseur naturel. Le raisonnement est juste, serré et probant. Et cependant, c'est surtout à cause de cette phrase que les éditions modernes retranchent tout le morceau. La vérité est que les interprètes y ont introduit eux-mêmes une absurdité en entendant *ξένης ὕπερ*

comme désignant Andromaque et en traduisant : « c'est pour une étrangère que tu outrages ainsi tes amis naturels ».

Au vers 672, Wecklein et Murray ont introduit dans le texte la malheureuse correction de Dobree : *στένει* au lieu de *σθένει*. Mon avis est que, si elle était vraie, elle suffirait à rendre le passage suspect : un héros grec trompé ne passe pas son temps à gémir; il a la force de son bras (675). Ici *ἴσον σθένειν* peut se rendre par « valoir autant », à peu près comme chez Sophocle, fr. 84 *ὁ δ' εἰ νόθος τις γνησίοις ἴσον σθένει*. *Hécube*, 295 *λόγος... οὐ ταύτῳ σθένει*. Démocrite, fr. 284 Diels *σμικρὰ γὰρ ὄρεξις πενήτην ἴσοσθενέα πλούτῳ ποιέει*. Entendez : « Et cependant, c'est bien à valeur égale que sont le mari et la femme, la femme (γυνή μὲν non exprimé) quand elle est outragée par son mari, et identiquement de même le mari quand il a une femme folle (impudique) dans sa maison. » Euripide veut ici que les griefs de la femme comptent autant que ceux du mari, ainsi que le demandait déjà Clytemnestre, Eschyle, *Choéphores* 918.

706-710

Δείξω δ' ἐγὼ σοι μὴ τὸν Ἰδαῖον Πάριον
 ἤσσω νομίζειν Πηλέως ἐχθρόν ποτε,
 εἰ μὴ φθερῆ τῆσδ' ὡς τάχιστ' ἀπὸ στέγης
 καὶ παῖς ἄτεκνος, ἦν ὅδ' ἐξ ἡμῶν γεγώς
 ἔλα' δι' οἴκων τῆνδ' ἐπισπάσας κόμησις.

710

Ces vers font partie de la réplique de Pélée à Ménélas. Une première difficulté y est constituée par le terme *ἤσσω*. « Je t'apprendrai à ne pas regarder Pâris comme un ennemi inférieur à Pélée. » Logiquement il faudrait supprimer *μὴ*, ou bien encore écrire *μείζω*, comme l'a fait le scribe du manuscrit P, devant les correcteurs modernes (par exemple *κρείσσω*, Paley) : « Je t'apprendrai à ne pas regarder Pâris comme un ennemi supérieur à Pélée. » Il me paraît cependant hors de doute que le texte est

sain. C'est un cas curieux des mélanges de construction et des confusions qu'amène dans toutes les langues l'accumulation des négations, ici une négation jointe à un comparatif d'infériorité. Mon collègue Paul Thomas a rassemblé autrefois une série de cas de l'espèce ⁽¹⁾. Chez Euripide, ils sont assez fréquents et je crois qu'ils ne sont pas toujours des inadvertances. Le poète sait bien que le langage courant ne se conforme pas toujours à la logique grammaticale et il en reproduit le naturel jusque dans certaines de ses incorrections. Cf. *Électre*, 383; *Oreste*, 393, endroits où Euripide paraît aussi dire le contraire de ce qu'il veut dire et qui ont donné lieu à de bien inutiles corrections. L'idée à exprimer dans notre passage était celle-ci : Je te ferai reconnaître que Pâris était pour toi un ennemi inférieur à Pélée. L'affirmation directe « que Pélée est un ennemi plus puissant que Pâris » serait moins attique. Cf. de même l'affirmation atténuée 726 τᾶλλ' ὄντες ἴστε μηδενὸς βελτίονες, et non pas « inférieurs à tous les autres ».

Je te montrerai cela, dit Pélée, « si tu ne disparaissais pas au plus vite de cette demeure, ainsi que ta fille stérile que ὄδ' ἐξ ἡμῶν chassera à travers la maison, en la traînant par les cheveux ». Qui est le rejeton dont parle ici Pélée? Les commentateurs ont pensé unanimement qu'il ne peut s'agir que de Néoptolème, mais comme ὄδε ne peut se rapporter à un personnage absent, ils ont à l'envi corrigé ὄδ', par exemple, en ὄγ' ⁽²⁾. Nous voyons ici par un exemple frappant combien, en général, les philologues ne s'occupent que de la lettre et négligent de se représenter le tableau vivant de la scène jouée. Aucun d'entre eux ne s'est avisé que ὄδε devait manifestement désigner le jeune Molossus qui est présent sur la scène. Pélée le montre, opposant

⁽¹⁾ *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1885, t. XXVIII, pp. 1 et suiv.

⁽²⁾ Indiquons, pour une fois, un jeu de ces corrections : ἦν ὄ γ' L. DINDORF, MURRAY; ἦν ὄ δὴ BOTHE; ἦν τὰ γ' HERMANN; ἦν ὄδ' οὐξ PALEY; ἦν ἔδ' οὐξ KIRCHHOFF; ἦ νιν οὐξ HEIMSOETH; ἦ ποτ' οὐξ WECKLEIN, etc.

fièrement ce rejeton de sa famille (ἐξ ἡμιῶν, cf. 714, 724) à παῖς ἄτεκνος. Nulle part Pélée ne doit même penser qu'il aurait besoin de la présence de Néoptolème pour faire justice. Au surplus, comment ne s'est-on pas souvenu qu'un peu auparavant Pélée avait déjà songé à se servir de Molossus dans l'œuvre du châtiement : Tu veux, disait-il à Ménélas, tuer cet enfant (634).

ὅς κλαίοντά σε
καί τήν ἐν οἴκοις σὴν καταστήσει κόρην,
κεῖ τρίς νόσος πέφυκε.

Il reste dans le texte une grave difficulté : c'est au vers 710 l'emploi et la fonction du mot τήνδε. Murray l'a conservé et il renvoie dans sa note à τήνδε du vers 650. Mais on verra, en se reportant au commentaire de ce vers que j'ai donné plus haut, qu'il n'y a pas d'analogie réelle de construction dans les deux passages. Ici τήνδε répéterait ἦν sans nécessité et devrait désigner Hermione qui est absente. On a généralement reçu dans les éditions la correction de Musgrave, δι' οἴκων τῶνδ', mais il est visible, notamment en comparant le vers 635 (τήν ἐν οἴκοις) cité ci-dessus, que le démonstratif ne serait ici qu'un remplissage assez lourd.

J'ai pensé à une correction du vers, ou plutôt à une façon nouvelle de le débiter ; elle se marquerait en l'écrivant comme il suit :

ἐλᾶ δι' οἴκων τήνδ' ἔπι, σπάσας κόμης.

La correction honteuse dont Pélée menace ici Hermione apparaîtrait dans un tableau d'une netteté bien euripidienne : le jeune Molossus amènera Hermione à travers les salles du palais τήνδ' ἔπι, jusque devant celle-ci (c'est-à-dire Andromaque que Pélée montre comme il a montré l'enfant ; cf. τήνδε, 740), en la tirant par la chevelure. Cf. *Iph. Aul.*, 1365 ἄξει δ' οὐχ ἐκοῦσαν ἀρπάσας ; δηλαδή ξανθῆς ἐσειράς. Bien qu'avec un complé-

ment de personne, ἐπί serait ici employé comme dans les locutions où il marque le terme du mouvement (*usque ad*) sans idée d'hostilité; de même qu'on dit ἐπί βωμόν ἄγειν, Homère A 440, on dit aussi βῆ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρεΐδην, B 18. Cf. *Andromaque*, 81 ἔπεμψ' ἐπ' αὐτόν.

1186-1192

Dans la lamentation de Pélée après la mort de Néoptolème, la strophe dactylique suivante attend encore son explication et la plupart des éditeurs mettent la *cru*x à l'un ou l'autre endroit.

ὦ γάμος, ὦ γάμος, ὅς τάδε δώματα
καὶ πόλιν ὄλεσας ὄλεσας ἀμάν' (1)
αἰαῖ αἰαῖ, ὦ παῖ,
μήποτε σῶν λεχέων τὸ δυσώνυμον
ὄφελ' ἐμὸν γένος ἐς τέκνα καὶ δόμον
ἀμφιβαλέσθαι
'Ερμιόνας 'Αἶδαν ἐπὶ σοί, τέκνον,
ἀλλὰ κεραυνῷ πρόσθεν ὀλέσθαι.

1190

Essayons de construire et de traduire littéralement : « Hélas, mon fils, jamais le nom funeste de ton épouse n'aurait dû s'attacher à ma race en vue d'enfants et d'une famille (ce nom funeste) d'Hermione (Hermione est un second génitif dépendant aussi de τὸ δυσώνυμον) Hadès (c'est-à-dire « mort », 'Αἶδαν est un accusatif apposé à l'idée attributive) pour toi mon enfant, mais elle (Hermione) aurait dû auparavant périr par la foudre. » On n'a pas vu que la clef de ce passage, déclaré désespéré, se trouve dans les mots δυσώνυμον, 'Ερμιόνας, 'Αἶδαν, et l'on n'a pas

(1) J'admets ici un léger changement d'Hermann, qui rétablit le mètre sans toucher au sens.

songé au jeu que fait ici Euripide sur le nom d'Hermione en le rapprochant de celui d'Hadès.

On sait que, pour les anciens, les noms contiennent un présage : *nomen, omen*. Il en est ainsi déjà chez Homère : Z, 255 δυσώνυμοι υἱες Ἀχαιῶν (à cause de ἄχρα). α 62 τί νύ σί (scil. Odysseus) τόσον ὠδυσάο, Ζεῦ; cf. Sophocle, fr. 880. Ajax, 914 δυσώνυμος Αἴας (à cause du cri de douleur αἰαῖ, 430). Euripide, *Phéniciennes* 636 (Πολυμείκης) comparé avec Eschyle, *Sept* 658. Sophocle, *Antigone* 110. A quel titre le nom d'Hermione appartient-il à ce genre d'appellations funestes? Le rejet du génitif Ἑρμιόνας en vue de le rapprocher d'Αἰδων aurait dû mettre les commentateurs sur la voie.

Hermione est le nom d'une déesse infernale. C'était une des appellations de Perséphone et de Déméter à Syracuse. Hésychius : Ἑρμιόνη · καὶ ἡ Δημήτηρ καὶ ἡ Κόρη ἐν Συρακούσαις καὶ πόλις ἐν Ἀργεῖ. Son nom devait donc être redoutable, au même titre que celui de Perséphone qu'Euripide appelle ἄρρητος κόρη, *Hélène* 1307; fr. 63. On admet que la déesse Hermione avait été portée à Syracuse par des colons de l'Argolide, région où elle avait son culte principal dans la ville d'Hermione. Sur les cultes de cette ville, nous sommes renseignés particulièrement par Pausanias, II, 35, 4 sqq.; cf. C. I. G. 1193 = Michel, *Recueil* 179. Déméter Chthonia était honorée sur le mont Pron, à un endroit où se trouvait, croyait-on, une entrée de l'Hadès, λιμνὴ Ἀχερουσία. C'est à Hermione que Déméter avait appris des habitants l'enlèvement de Perséphone par Pluton (Apollodore, *Bibliothèque*, I, 5, 1); c'est là qu'Héraclès était sorti des enfers quand il en avait ramené Cerbère, Euripide, *Héraclès* 615 Χθονίας νιν (scil. Cerbère) ἄλσος Ἑρμίων τ' ἔχει πόλις. Cf. Pausanias, II, 35, 10. Strabon, VIII, 373. En raison des rapports d'Hermione avec les enfers, l'auteur des *Argonautiques* orphiques appelle Ἑρμιόνεια la ville située au nord de l'Achéron, 1141 = 1136 sqq.

Les habitants d'Hermione, à l'époque historique, se considé-

raient comme des Dryopes (Hérodote, VIII, 43, 73. Nicolas Damascène, F. H. G., III, 376, 38, etc.), et l'on s'accorde généralement à attribuer à l'ancienne population dryopique les particularités des cultes d'Hermione. Le poète lyrique Lasos d'Hermione avait composé un hymne en l'honneur des dieux de sa cité : Déméter, Klymenos, Kora, et leurs caractères devaient être bien connus à l'époque d'Euripide.

La région de l'Oeta, patrie des Dryopes, n'était pas loin de la Thessalie, patrie de Pélée. Pline, *Nat. hist.*, IV, 28, identifie la Thessalie avec la Dryopis. Les Dryopes auraient même conquis toute l'Épire, et une région de l'Épire semble s'être plus tard encore appelée Dryopis (cf. Pauly-Wissowa R. E., s. v. Dryopes, col. 1748, 1 suiv.). Enfin, il existait en Macédoine un oracle de la déesse Hermione où les malades venaient s'endormir pour obtenir leur guérison (Tertullien, *De anima*, 46). Rapproché de ces diverses indications, notre passage d'Euripide permet de supposer que l'Hermione chthonienne était plus connue dans le nord de la Grèce que nous ne le constatons par les sources conservées.

1198 — 1201

Le chœur et Pélée entonnent la déploration funèbre (Kommos).

XO. Ὅττοτοτοτοῖ, θανόντα δεσπότην γόοις
νόμφ τῷ νερτέρων κατάρξω;

ΠΗ. Ὅττοτοτοτοῖ, διάδοχα < τίνα > τάλας ἐγὼ 1260
γέρων καὶ δυστυχῆς δακρύω.

Ma seule innovation dans la partie du chœur est de mettre un point d'interrogation après κατάρξω. Il est assez étonnant qu'aucun des éditeurs n'ait vu jusqu'ici que la phrase est interrogative et qu'ils aient donc entendu τῷ dans le sens de τινί, non de τίνι. Quel sens raisonnable aurait la phrase : « je pleurerai mon

maître tué sur un certain air des morts »? Au contraire, il est presque de style chez Euripide que l'auteur d'un thrène commence par se demander sur quel air il va le chanter, *Hélène*, 165 Ποῖον ἀμιλλαθῶ γόον; ἢ τίνα μουσταν ἐπέλθω δάκρυσιν ἢ θρήνοις κτλ. *Héraclès*, 1025 τίνα στεναγμὸν ἢ γόον ἢ φθιτῶν φῶδαν ἢ τὸν (τίν'?) Ἄιδα χορὸν ἀχῆσω. Les lamentations d'Antigone, *Phéniciennes*, 1497 et suivants, se passent presque entièrement en interrogations de ce genre.

Dans la réplique de Pélée (1200), le mètre montre qu'il manque une longue ou deux brèves après διάδοχα. La lacune se trouve dans tous les manuscrits et dans le scholiaste, excepté dans A, qui écrit διάδοχα δ' ὦ τάλας. Mais cette leçon, admise dans la plupart des éditions, n'a sûrement que la valeur d'une correction. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir proposer la restitution τίνα. La phrase de Pélée est moulée si exactement sur celle du chœur qu'elle doit être aussi interrogative. Cette restitution amène nécessairement à changer δακρύω en δακρύσω (cf. κατάρξω). Avec διάδοχα, suppléiez γόων σῶν. Cf. *Suppliantes*, 71 ἀγῶν ὄδ' ἄλλος ἔρχεται γόων γόων διάδοχος.

1243-1250. 1041

La déesse Thétis, apparaissant dans les airs à la fin du drame, règle comme il suit la destinée d'Andromaque et de son fils :

γυναῖκα δ' αἰχμάλωτον, Ἀνδρομάχην λέγω,
Μολοσσίαν γῆν χρὴ κατοικῆσαι, γέρον,
Ἐλένη συναλλαχθεῖσαν εὐναίοις γάμοις, 1245
καὶ παῖδα τόνδε, τῶν ἀπ' Αἰακοῦ μόνον
λελειμμένον δῆ. Βασιλέα δ' ἐκ τοῦδε χρὴ
ἄλλον δι' ἄλλου διαπερᾶν Μολοσσίαν
εὐδαιμονοῦντας. Οὐ γὰρ ὄδ' ἀνάστατον 1250
γένος γενέσθαι δεῖ τὸ σὸν κέμῶν, γέρον,
Τροίας τε.

Ces vers sont d'une importance capitale pour déterminer l'occasion et la tendance de la tragédie. Ils visent à confirmer le titre d'Éacides (ἀπ' Αἰακοῦ) que revendiquait, dès l'époque d'Euripide, une dynastie de l'Épire, et ils établissent la généalogie dont elle ne cessa dès lors de se prévaloir, jusqu'au fameux Pyrrhus et même jusqu'à Persée, le dernier roi de Macédoine (Properce, IV, 11, 39). Mais cette question doit être réservée et ne peut être étudiée qu'en rapport avec les circonstances et les intentions politiques qui ont amené Euripide à composer son *Andromaque*.

Je me borne ici à quelques observations relatives au texte même. Andromaque doit donc devenir l'épouse d'Hélénus et habiter la Molossie avec son fils, le dernier des Éacides. Au sujet de l'expression καὶ παῖδα τόνδε, on n'a pas songé à une conséquence curieuse qui me paraît en résulter au point de vue de la mise en scène. Il est évident que le mot τόνδε montre l'enfant et que celui-ci est présent — et par conséquent aussi sa mère Andromaque — à ce tableau final de la pièce. Quand donc sont-ils revenus sur la scène? Je crois qu'ils y sont rentrés, en même temps que le vieux Pélée, pendant la dernière strophe du chœur, 1040-1045.

Οὐχὶ σοὶ μόνα
 δύσφρονες ἐπέπεσον, οὐ φίλοισι, λῦπαι·
 νόσον Ἑλλὰς ἔτλα, νόσον· διέβη δὲ Φρυγῶν
 καὶ πρὸς εὐκάρπους γύας 1045
 σκηπτὸς σταλάσσιων < τὸν > Ἄιδα φόνον.

Ainsi se trouve résolue la question tant discutée de savoir à qui le chœur s'adresse ici avec σοὶ μόνα. Il s'agit d'Andromaque et non, comme beaucoup l'ont imaginé, soit d'Hermione, qui est absente, soit d'une partie du chœur lui-même.

Au vers 1248, la leçon Μολοσσίαν (manuscripts et scholiaste) a paru inexplicable à tous les éditeurs, et ils ont adopté la

correction de Lenting Μολοσσίας. Avec ce génitif que l'on fait dépendre de βασιλέα, on entend διαπερᾶν dans le sens de διάγειν (τὸν βίον). Il me semble que cette construction n'est pas moins embarrassée que celle que l'on veut écarter. En gardant Μολοσσίαν, j'entendrais : « et roi l'un succédant à l'autre (des hommes), issus de lui traverseront la Molossie, vivant heureux. » Les mots ἄλλον δι' ἄλλου indiquent clairement qu'avec διαπερᾶν, il s'agit de gens qui passent en Molossie tour à tour dans le temps. Je n'ai pas sous la main d'exemples analogues, et je ne suis pas certain que j'en découvrirais en cherchant. Mais Euripide ne serait pas un styliste créateur si l'on pouvait trouver des parallèles à toutes ses expressions. Avec la syntaxe libre du grec, on conçoit très bien qu'il eût pu dire « traverser la terre », là où Chénier a dit : « Je n'aurai fait que passer sur la terre. »